

Et si je meurs avant toi, je te confie l'impossible

Portraits croisés de deux professeurs de courage :
Edward W. Said et Mahmoud Darwich

Première partie

Collaboration spéciale en trois volets **Ralph Elawani**

El Azizia, en Libye, a longtemps été considéré comme le lieu le plus chaud sur la planète. Mon père est né à 34 kilomètres de là, à Janzour, une ville qu'il a fuie pour Tripoli, peu après la mort de son propre père, afin d'échapper à un oncle tyrannique – le genre méchant de films, avec une dent en or et un fusil – et au travail dans des plantations où des bosseux-de-faiseux locaux le battaient, par exemple, pour avoir accepté de la nourriture des Italiens qui en étaient les propriétaires. À Janzour, il y avait une fratrie d'agités du bocal dont le trait commun était d'avoir un nez disproportionné – le genre Robert Charlebois qui serait tombé sur un nid de guêpes – et un penchant prononcé pour la cruauté envers les autres enfants. Les Khanhour. Il y avait aussi l'idiot du village, qui marchait les bras tendus vers le ciel en criant « Roma ! Roma ! », comme un personnage sorti de la tête de Fellini.

À 8000 kilomètres de Janzour, une famille de cultivateurs utilisait l'expression « assez fou pour mettre le feu, pas assez fin pour l'éteindre », quand venait le temps de parler de leur version de l'idiote du village – une bourgade matapédiennne où mes parents ouvriront un restaurant en 1981. Le curé encouragera les gens à acheter local (lire : plutôt que chez « le brun avec le *gap* entre les dents »). Ce même tâcheron du salut des âmes avait un faible pour l'eau-de-vie. De temps en temps, le soir, il passait au restaurant. Le gin rendait ses frontières idéologiques, tout comme les parois de son confessionnal, moins étanches : « Ma'm chose, 'a couche beaucoup... » Au même bar, il y avait un habitué toujours

accoudé devant deux bières. Le tabouret à sa gauche était libre. L'une des deux bières demeurait intouchée quelques heures, jusqu'au moment où l'homme se penchait (toujours à sa gauche) et disait : « T'as pas soif ? », avant de vider la bouteille et de repartir avec le secret de cet étrange numéro qu'il rejouait soir après soir.

En effectuant des recherches, je suis tombé récemment sur un avis légal de la Régie des permis d'alcool du Québec daté de 1981, autorisant la danse et les spectacles au restaurant Chez Regeb, à Saint-Vianney. Une petite annonce plus ancienne, parue dans *Le Soleil* en 1974, renvoie au même individu, ou presque. On y lit que Régid Elawani a perdu un porte-carte renfermant ses pièces d'identité et son permis. « Le joindre après 8 heures ». On lit aussi dans la même édition du *Soleil* que Frank Zappa sera en concert le 28 juin et que *Caroline la nymphomane* prendra l'affiche au cinéma Midi-Minuit.

La première occurrence d'un Elawani dans les médias québécois est donc non seulement erronée (mon père ne parlait ni n'écrivait le français en arrivant ici, c'est donc forcément un ami qui avait écrit le texte à sa place), mais elle souligne de plus que le principal intéressé avait perdu les preuves de son identité.

Ces histoires se sont rapidement mêlées aux premiers airs des fêtes et à leur lot de « Bethléem », « Jérusalem » et « Nazareth », lorsqu'à la fin de l'automne dernier, Mélikah Abdelmoumen m'a proposé d'écrire au sujet d'Edward W. Said et de Mahmoud Darwich,

et de l'éclairage que ces auteurs peuvent apporter aux questions de notre temps.

Said et Darwich. Deux hommes chez qui l'exil, l'instabilité et l'*in-quiétude* ont trouvé une chambre d'écho. Deux Palestiniens qui se sont accessoirement rencontrés en 1974, avant ou après la sortie de *Caroline la nymphomane*, je ne saurais dire. Tout ce que je sais, c'est que, cette année-là, Said a rédigé une partie d'un discours que Yasser Arafat a prononcé aux Nations unies et que, tout comme Darwich, il semblait à cette époque déjà traversé par l'idée qu'il existe un « universel des migrations, et non des stabilités¹ ».

Inscris : je suis un Arabe

C'est à l'issue de la Guerre de six jours (la *Naska*) de 1967, peu après son entrée comme professeur à l'Université Columbia, que Said s'est politisé. Fils d'une famille de commerçants occidentalisés, il est plus ou moins né dans la ouate : double nationalité (américaine et palestinienne), leçons de piano, éducation au Victoria College du Caire. Omar Sharif – qui s'appelait encore Michel Shalhoub – fréquentait le même établissement. C'était, raconte Said dans son autobiographie *Out of Place: A Memoir* (Granta Books, 1999), un *bully* qui représentait l'enracinement de l'autoritarisme colonial – rappelez-vous les bosseux-de-faiseux zélés dont je parlais plus haut. En 1967, Said n'avait publié qu'un seul livre ; un ouvrage plutôt convenu à partir de sa thèse de doctorat sur Józef Teodor Konrad Korzeniowski, alias Joseph Conrad. Cet auteur à la « rigueur ironique » ne le quittera pourtant jamais.



Illustration | Ralph Elawani

Il en sera de même pour Theodor Adorno et Giambattista Vico (le Ibn Khaldoun des Italiens), ou encore pour Antonio Gramsci. Said adoptera de ce dernier – comme le remarque l'écrivaine Dominique Eddé, dont il fut l'ami et l'amant, dans *Edward Said : le roman de sa pensée* (La Fabrique, 2019) – « le pessimisme de l'intelligence et l'optimisme de la volonté ».

À la même époque, Mahmoud Darwich possède quant à lui cette espèce de beauté altière qu'avaient Alain Delon, Terence Stamp et, si l'on pousse un peu, le jeune Staline. Cela tombe bien, il est communiste et a déjà publié quatre recueils. Il a été emprisonné à cinq reprises depuis que son village natal, Al-Birwa, a été envahi puis détruit – comme 416 autres villages palestiniens² – par l'armée israélienne.

Il n'y avait, semblerait-il, pas de livres chez le jeune Darwich. Son initiation littéraire, il l'a faite entre autres grâce à des chanteurs itinérants fuyant l'armée israélienne³ dans cette patrie « corde à linge pour les mouchoirs du sang versé », comme il l'écrit dans son poème *Les oiseaux meurent en Galilée*⁴. Le jour où il apprendra le mot « Liban » sera celui où les forces juives mettront sa famille sur la route de l'exil.

Vingt ans après la *Naska*, Said reprendra un vers du poème de Darwich *La terre nous est étroite* (« Où partent les oiseaux après le dernier ciel ») dans le titre de son livre le moins conventionnel, *After*

the Last Sky (1986). De la poésie de Darwich, Said écrira qu'elle a « illuminé toutes les facettes de l'expérience palestinienne⁵ ». D'*After the Last Sky*, où les textes de Said appuient les photos du Suisse Jean Mohr, Salman Rushdie dira quant à lui qu'il s'agit de la plus belle prose qu'il ait lue au sujet de ce que cela veut dire être Palestinien⁶.

Nous sommes vivants, vous êtes morts

En 1994, un article d'Edward Said sur son ami qu'on présente parfois comme un « poète troyen » (et qui a alors déjà vendu plus d'un million de livres dans le monde) permettra l'émergence d'un terme qui accompagne les dernières années de vie du New-Yorkais d'adoption : le « style tardif ». Formule empruntée à Adorno, le style tardif, chez Said, renvoie à l'idée que les œuvres de fin de vie de certains artistes sont parfois traversées par l'inquiétude, l'intranquillité, l'intempérance, et que, bien qu'ils soient parvenus presque au terme de leur existence, ils s'expriment dans un « idiome nouveau » qui accentue un sentiment d'isolement, d'exil et d'anachronisme⁷. C'est le cas de Samuel Beckett, de Jean Genet ou encore de Beethoven. Par-dessus tout, selon Said, c'est le cas de Mahmoud Darwich, chez qui il décèlera les pistes du style tardif dans le poème *Onze astres sur l'épilogue andalou* ; un poème prémoniteur qui aura en quelque sorte anticipé le désastre (à ses

yeux) des accords d'Oslo – le « Traité de Versailles des Palestiniens⁸ ».

Invité par la Maison-Blanche en septembre 1993 à assister à la cérémonie (celle de la fameuse poignée de main entre Arafat et Rabin, sous l'œil de Bill Clinton), Said refusera de s'y rendre, objectant que cette journée où l'on reconnaissait que l'Organisation de libération de la Palestine (OLP) représentait légitimement les Palestiniens, plutôt que de reconnaître que ces derniers avaient été dépouillés de leurs droits, devrait être un jour de deuil (*a day of mourning*). Comme Said, Darwich avait été dans les bonnes grâces de l'OLP. Cela ne l'empêchera pas de glisser un proverbial « Vous êtes morts » dans l'oreille d'Arafat, avant de claquer la porte de l'organisation. Said, qui avait quitté le Conseil national de Palestine en 1991, invitera Arafat à abandonner son poste. L'autorité palestinienne répondra en bannissant les œuvres de l'intellectuel, que ses adversaires sionistes et néoconservateurs appelaient ironiquement jusque-là *Arafat's man in New York*⁹.

Fin de la première partie – découvrez la suite dans notre numéro de juin 2022.

1. Laetitia Zecchini, « Je suis le multiple : exil historique et métaphorique dans la pensée d'Edward Said », *Tumultes*, n° 35, 2010.

2. Voir l'introduction de Munir Akash et Carolyn Forché dans : Mahmoud Darwich, *Unfortunately, It Was Paradise – Selected Poems*, Berkeley, University of California Press, [2003] 2013.

3. Peter Clark, « Mahmoud Darwich – Poet, author and politician who helped to forge a Palestinian consciousness after the six-day war in 1967 », *The Guardian*, 11 août 2008 (en ligne).

4. Mahmoud Darwich, *La terre nous est étroite et autres poèmes, 1966-1999*, traduit de l'arabe par Elias Sanbar, Paris, Gallimard, 2000.

5. Laetitia Zecchini, *op. cit.*

6. Ma traduction. « [T]he most beautiful piece of prose I have read about what it means to be a Palestinian », article du *Manchester Guardian Weekly*, cité dans *The Selected Works of Edward Said 1966-2006* (dir. Moustafa Bayoumi et Andrew Rubin), New York, Vintage, 2019.

7. Edward W. Said, *Du style tardif*, traduit de l'anglais par Michelle-Vivienne Tran Van Khai, Paris, Acte Sud, [2006] 2012.

8. Edward W. Said, *The Selected Works of Edward Said 1966-2006* (dir. Moustafa Bayoumi et Andrew Rubin), New York, Vintage, 2019.

9. *Ibid.*

Ralph Elawani vit et travaille à Montréal. Il a fondé et dirige, aux éditions Somme toute, les collections « NITRATE » et « FILMÉCRITURE ».

Et si je meurs avant toi, je te confie l'impossible

Portraits croisés de deux professeurs de courage :
Edward W. Said et Mahmoud Darwich

Deuxième partie

Collaboration spéciale en trois volets **Ralph Elawani**

Illustration | Ralph Elawani



Comme l'un de ses maîtres à penser, Theodore Adorno, Edward Said était un mélomane farouche. Lire ici : une personne préoccupée par la musique occidentale « sérieuse », qui avait assez peu d'intérêt pour le reste, y compris pour « l'Astre de l'Orient », Oum Kalthoum, dont un concert l'avait traumatisé durant sa jeunesse – il avouera, du bout des lèvres, en 1994, qu'il commençait enfin à trouver « *some art*¹ » à cette musique. En 2004, Najla Said confiait, à l'occasion d'une célébration de l'œuvre et de la vie de son père décédé un an plus tôt, que celui-ci aurait été pratiquement incapable de faire la différence entre Michael Jackson et une chaise, et que lorsqu'on parlait de Madonna, il était du genre à dire : « Ça, c'est celle qui montre toujours son nombril ?² » Il semblerait qu'Edward Said n'ait réellement aimé que quatre

morceaux de musique populaire : *Sympathy for the Devil*, des Rolling Stones ; *What's Love Got to Do with It ?*, de Tina Turner ; la version d'*Iko Iko* du film *Rainman* ; et la chanson thème du film *Beverly Hills Cop*³. Allez comprendre... La partie de sa vie qui lui paraîtra la plus significative sera néanmoins celle où il cofondera, avec le chef d'orchestre argentin-israélien Daniel Barenboim, le West-Eastern Divan Orchestra. Un orchestre réunissant des dizaines de jeunes musiciens d'Israël et des pays arabes voisins.

Si Said était en quelque sorte l'homme de la musique élitiste, Darwich, lui, est indissociable des interprétations « populaires » de ses poèmes, comme celles de Marcel Khalifé, dont il ne fut pas – pour reprendre un vers du poète – simplement un passant dans ses mots, mais bien sa parole⁴. J'y suis personnellement venu très tard, un soir, grâce à l'ami Jean-Pierre Gorkynian, en entendant un oudiste

interpréter *Rita et le fusil*. Une histoire d'amour entre le poète et une Juive israélienne dont le nom revient à travers l'œuvre de Darwich. Les premiers vers racontent :

*Entre Rita et mes yeux : un fusil
Et celui qui connaît Rita se
prosterne
Adresse une prière
À la divinité qui rayonne dans ses
yeux de miel
Moi, j'ai embrassé Rita
Quand elle était petite
Je me rappelle comment elle se colla
contre moi
Et de sa plus belle tresse couvrit
mon bras
Je me rappelle Rita
Ainsi qu'un moineau se rappelle son
étang
Ah Rita
Entre nous, mille oiseaux mille
images
D'innombrables rendez-vous
Criblés de balles⁵.*

Aux États-Unis, on parlerait peut-être d'une *murder ballad*. Au Moyen-Orient, dans cette partie du monde où l'instabilité garantit le statu quo et les impératifs de gestion de celui-ci, c'était plutôt le destin d'un couple

I SAID THERE NEVER WAS A PALESTINIAN NATION.

– Golda Meir, 1972

[W]HO IS SOCIETY ? THERE IS NO SUCH THING !

– Margaret Thatcher, 1987

ET SOUS PEU NOUS CHERCHERONS CE QUE FUT NOTRE HISTOIRE AUTOUR DE LA VÔTRE DANS LES CONTRÉES LOINTAINES

– Mahmoud Darwich, *Au dernier soir sur cette terre*

de confessions différentes. Comme Said et Darwich, Khalifé recevra des menaces en réponse à ses œuvres. Notamment pour avoir soi-disant insulté les valeurs religieuses en utilisant un verset du Coran (« J'ai vu onze planètes, la lune et le soleil prosternés ») dans une chanson adaptée d'un poème de Darwich⁶. Le procès de ce Dylan arabe se révélera paradoxalement plus politique que religieux. *Sounds familiar ?* Accrochez-vous, l'Absurdistan est une vaste contrée.

Said, lui, malgré dix-sept doctorats honorifiques, passera sa carrière à être considéré comme un terroriste, un antiaméricain et parfois comme l'un des pères de la rectitude politique sur les campus (quiconque l'a le moins lu ou a eu vent du peu d'estime qu'il avait pour les censeurs comprend le grotesque de l'assertion ; quiconque ne l'a pas lu et a entendu la frange la moins éclairée de ses épigones comprend aussi, mais l'inverse). L'auteur d'*Orientalism* estimait d'ailleurs que l'identité palestinienne était la seule individualité constituée à se voir assimilée à la criminalité et à la délinquance, regroupée par l'Occident sous le terme fourre-tout de *terrorisme*⁷.

Ironiquement, on ira jusqu'à accuser Said de ne pas être réellement palestinien, de ne pas avoir souffert de l'exil. L'essayiste et journaliste Christopher Hitchens, athée fondamentaliste, saoulologue aux formules lapidaires

et ami personnel de Said, le défendra publiquement, comme il aura défendu bec et ongles son autre ami, Salman Rushdie, lors de la parution des *Versets sataniques*⁸. Hitchens aura par ailleurs la présence d'esprit de souligner qu'il était chez Said (dans le même appartement où la police de New York avait installé un bouton panique, car elle craignait pour la sécurité du professeur à l'Université Columbia) le soir où le « Palestinien le plus en vue des États-Unis » a reçu le manuscrit du livre maudit par l'ayatollah Khomeini – fatwa lancée en raison d'un passage se déroulant dans un rêve, doit-on le rappeler⁹... Khomeini, meilleur politicien que prophète, il faut croire, venait alors de réussir à restaurer son image en faisant oublier qu'il avait signé un traité avec Saddam Hussein, au mépris de sa promesse de ne jamais le faire, puisque Dieu (encore lui) était du côté des Iraniens.

En 1988¹⁰, à l'époque où Said recevait ce livre – au moment où rageait la première Intifada –, Darwich faisait parler de lui à la Knesset. Son poème *Passant parmi les paroles passagères*, publié en arabe dans un quotidien, fait alors scandale lorsqu'il est *idéologiquement* traduit puis interprété. On peut y lire :

*Vous qui passez parmi les paroles
passagères
Il est temps que vous partiez
Et que vous vous fixiez où bon vous
semble
Mais ne vous fixez pas parmi nous
Il est temps que vous partiez
Que vous mouriez où bon vous
semble
Mais ne mourez pas parmi nous
Nous avons à faire dans notre terre*

*Ici, nous avons le passé
La voix inaugurale de la vie
Et nous y avons le présent,
le présent et l'avenir
Nous y avons l'ici-bas et l'au-delà
Alors, sortez de notre terre
De notre terre ferme, de notre
mer [...]*¹¹

Jérôme Lindon, éditeur chez Minit, écrit :

*La réaction indignée qu'a
provoquée, en Israël et dans une
partie de la Diaspora, la publication
du poème de Mahmoud Darwich
[...] est doublement contestable.
Elle transgresse d'abord le droit
fondamental qu'a tout écrivain
d'être lu dans son authenticité et
non dans les interprétations qu'en
donnent des traductions orientées.
Mais elle met surtout en cause
la liberté pour les Palestiniens
de revendiquer la Palestine pour
patrie*¹².

La question de la politisation de la traduction pourrait difficilement trouver meilleur exemple. À l'issue de cette affaire – et surtout de ce poème, qui, personnellement, ne m'apparaît pas comme une œuvre particulièrement réussie de Mahmoud Darwich –, on constate tout de même l'ironie de voir la critique du colonialisme israélien décriée comme de l'antisémitisme. Une ironie qui nous revenait plus tôt cette année lorsque l'État qui « maintient la plus longue occupation militaire dans l'histoire moderne¹³ » souhaitait se lancer dans la médiation entre la Russie et l'Ukraine, en plus de réserver un traitement différent aux réfugiés juifs et non juifs, comme l'ont noté plusieurs médias, dont RFI et NPR¹⁴.

Darwich, dont la connaissance profonde d'Israël et de sa culture en avait d'ailleurs fait un atout du côté

de l'Organisation de libération de la Palestine, reconnaissait l'existence de l'État d'Israël et aspirait, ainsi que le rappelait l'écrivain Haïm Gouri, « à la fraternité entre les peuples de ce pays meurtri¹⁵ ». Comme Said, il avait de surcroît condamné ouvertement à plusieurs reprises l'antisémitisme. On n'a qu'à penser ici aux répliques de l'auteur de *The Question of Palestine* au philosophe français Roger Garaudy (négaționniste notoire devenu populaire dans le monde arabe après sa conversion à l'Islam... et qui sera, ironiquement, lui aussi frappé d'une fatwa...), publiées dans *Al Hayat* puis dans *Le Monde diplomatique* en 1998¹⁶.

D'ailleurs, au sujet de l'antisémitisme, l'idée de base de Said repose sur le simple fait que le racisme anti-juif et le racisme anti-arabe vont de pair : les racines de l'orientalisme sont les mêmes que celles de l'antisémitisme. Dominique Eddé, dans le pénétrant récit de sa relation avec Edward Said (et de sa pensée), illustre le tout en nous renvoyant à Franz Fanon, que Said admirait, et pour qui il était clair que l'esprit de l'opprimé peut contenir le germe de l'opresseur : « Mon ultime prière : Ô mon corps, fais de moi toujours un homme qui interroge¹⁷ », urge-t-il à la fin de *Peau noire, masques blancs*. Sa remarque pourrait servir de contrepoint (une notion dont on reparlera dans la troisième partie de ce texte) à cette assertion de D. K. Fieldhouse, historien

conservateur de l'Empire britannique : « Le fondement de l'autorité impériale [est] la mentalité du colon¹⁸. » Précisément le décalque de ce que Steve Biko, militant sud-africain de la lutte antiapartheid, disait de son côté : « L'arme la plus puissante entre les mains de l'opresseur est l'esprit de l'opprimé. »

1. Tariq Ali, *Conversations with Edward Said*, Londres, Seagull Books, 2006.
2. Wouter Capitain, « Edward Said on Popular Music », *Popular Music and Society*, vol. 40, 2017, en ligne. « *Najla reminded the audience that "even though daddy could have told you anything you wanted to know about a lot of things, he was entirely hopeless when it came to pop culture." She mentioned, for example, that he "wouldn't be able to distinguish Michael Jackson from a chair, and knew only one thing about Madonna, that "she's the one who always shows her belly button, right Naj ?"» [Ma traduction.]*
3. *Ibid.*
4. Mahmoud Darwich, « Un jour je m'assois sur le trottoir », *Anthologie (1992-2005)*, traduit de l'arabe par Elias Sanbar, Arles, Actes Sud, 2009.
5. Voir l'album de Marcel Khalifé, *Promises of the Storm – One of Lebanon's Foremost Composer Sings Songs of Palestine* (1983). Une traduction du texte original de Mahmoud Darwich par Abdellatif Laâbi est parue dans le recueil *Rien qu'une autre année : anthologie poétique (1966-1982)*, publié aux éditions de Minuit en 1983.
6. Voir à ce sujet l'analyse de Christophe Ayad publiée dans *Libération* en novembre 1999.
7. Edward W. Said, *Du style tardif*, traduction de Michelle-Viviane Tran Van Khai, Arles, Actes Sud, [2006] 2012.
8. Lire à ce sujet Christopher Hitchens, « Assassins of the Mind », *Vanity Fair*, 5 janvier 2009, en ligne.
9. Une brillante analyse de ce roman (profane et antidogmatique, comme l'est le roman par essence), beaucoup moins lu que commenté,

a été réalisée par Laurent Binet en janvier 2021 dans *Le Monde diplomatique*.

10. Notons qu'à la même époque, la censure tout comme les questions de financement public d'artistes aux œuvres « scandaleuses » font rage en France et aux États-Unis. On peut citer comme exemples Andres Serrano, Nan Goldin et Robert Mapplethorpe, ou encore la longue liste de cinéastes attaqués en justice par l'Alliance générale contre le racisme et pour le respect de l'identité française et chrétienne (AGRIF), liste qui comprend Jean-Luc Godard et Jean-Pierre Mocky (s'ajouteront plus tard Rodolphe Marconi, Costa-Gavras, les FEMEN, *Charlie Hebdo* et plusieurs autres).

11. Mahmoud Darwich, *Palestine mon pays : l'affaire du poème*, avec la participation de Simone Bitton, Matitiah Peled et Ouri Avnéri, traduit de l'arabe et de l'hébreu par Abdellatif Laâbi et Rita Sabah, Paris, Minuit, 1988.

12. *Ibid.*

13. Dans les mots d'Omar Barghouti dans *Boycott, désinvestissement, sanctions : BDS contre l'apartheid et l'occupation de la Palestine*, traduit de l'anglais par Étienne Dobenesque et Catherine Neuve-Église, Paris/Montréal, La Fabrique/Lux, 2010.

14. Voir le reportage du 14 mars 2022, réalisé par Daniel Estrin, correspondant de NPR à Jérusalem, et celui du 2 mars 2022, réalisé par Sami Boukhefifa, correspondant de RFI à Jérusalem. En ligne.

15. Haïm Gouri, « Adieu, Mahmoud Darwich ! », *Courrier international* (initialement paru dans *Ha'aretz*), 20 août 2008, en ligne.

16. Dans le quinzième chapitre de son ouvrage *Edward Said : le roman de sa pensée*, Dominique Eddé effectue un tour d'horizon de l'effet de l'antisémitisme et du racisme rampant dans les institutions arabes, et de la vision de Said à leur sujet.

17. Franz Fanon, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Seuil, [1952] 1971.

18. Edward W. Said, *Culture et impérialisme*, traduit de l'anglais par Paul Chemla, Paris, Fayard/Le Monde diplomatique, [1993] 2000. Notons que l'historien Stephen Howe, professeur à l'Université de Bristol, avait de son côté relativisé cette position en mentionnant que bien qu'elle soit « centrale » à la pensée de Said, elle est résolument « marginale » chez Fieldhouse.

Ralph Elawani vit et travaille à Montréal. Il a fondé et dirige, aux éditions Somme toute, les collections «NITRATE» et «FILMÉCRITURE».



La jolie librairie
de quartier qui livre
Partout
au Québec
www.librairieboutiquevenus.com
LIBRAIRIE
BOUTIQUE
VÉNU\$



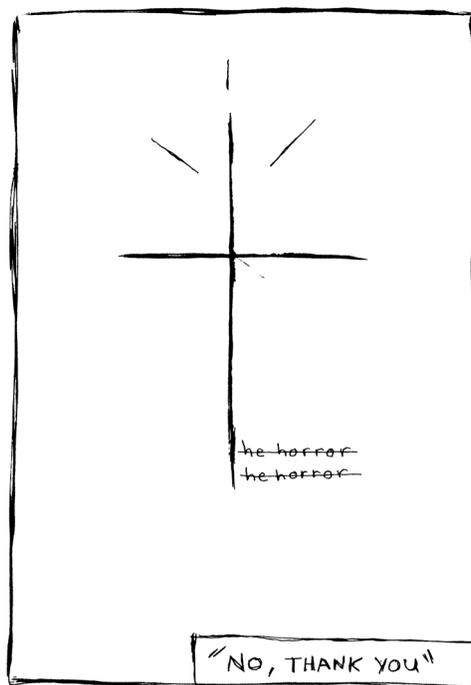
Et si je meurs avant toi, je te confie l'impossible

Portraits croisés de deux professeurs de courage :
Edward W. Said et Mahmoud Darwich

Troisième partie

Collaboration spéciale en trois volets **Ralph Elawani**

Ce qui m'étonne, par moments, lorsqu'on pense à Edward Said, tout comme à Franz Fanon, Homi Bahbah ou Stuart Hall, c'est à quel point leur legs a parfois été bistourné – par leurs adversaires et leurs partisans – pour cadrer avec une étrange vision du monde simultanément molle dans sa rigueur intellectuelle et rigide dans son côté doctrinaire (« ne jamais sous-estimer le pouvoir des gens stupides lorsqu'ils sont en groupe », disait George Carlin). À tout hasard, pour les cancren au fond de la classe, il est écrit noir sur blanc dans *L'orientalisme* : « Je ne crois certainement pas à la proposition limitée que seul un Noir peut écrire sur les Noirs, un musulman sur les musulmans, et ainsi de suite¹. » (Ce qui, d'un autre côté, ne veut pas dire, pour parler comme Nathalie Quintane, qu'on a absolument besoin d'un personnage de chômeur pour parler de chômage ou d'un dictateur pour parler de dictature². S'entend.) On retrouve aussi sensiblement la même idée ailleurs, notamment dans sa conférence *Freud et le monde extra-européen*, ou encore dans *Culture et impérialisme* : « Le problème avec



les théories de l'essentialisme et de l'exclusivité, avec les camps et les remparts, c'est qu'ils engendrent des polarisations mieux faites pour absoudre l'ignorance et la démagogie que pour rendre possible le savoir³. » Si vous avez aussi trouvé que le plafond était bas lorsqu'on s'invectivait autour de Pierre Vallières, vous avez sans doute noté l'aisance avec laquelle on oppose un homme de paille à un autre. Le mensonge politique procède de manière similaire. Rien n'est plus efficace pour détruire un

mensonge que de lui en opposer un autre⁴, comme l'écrivait John Arbuthnot. Son contemporain, Jonathan Swift, le disait ainsi : « Le mensonge vole, et la vérité ne le suit qu'en boitant⁵. »

Said, en bon produit des Ivy leagues et de la tradition littéraire de son époque, croyait qu'il est impératif de lire les *grands* auteurs – même ceux qui ne se sont pas assez intéressés aux peuples colonisés⁶. En comparatiste aguerrri, il tentait de les considérer dans leur contexte « aussi précisément que possible, parce que ce sont d'extraordinaires écrivains et penseurs dont l'œuvre a rendu possibles d'autres œuvres et d'autres lectures alternatives, fondées sur des développements postérieurs qu'ils ne pouvaient soupçonner⁷ ». Cette idée est celle du « contrepoint ». Une approche que l'homme avait développée à partir de son bagage musical, paradoxalement très eurocentré, comme je le mentionnais dans le dernier numéro de *LQ*. Le contrepoint, en musique, est « l'art de faire chanter en toute indépendance apparente des lignes mélodiques superposées, de telle manière que leur audition simultanée laisse clairement percevoir, au sein d'un ensemble cohérent, la beauté linéaire et la signification plastique de chacune d'elles, tout en lui ajoutant

une dimension supplémentaire, née de sa combinaison avec les autres⁸ ». Puisque les potentialités des textes se révèlent dans la postérité, Said croyait fermement que ceux qui appartiennent à leur temps de manière inerte tombent dans l'oubli⁹. Peu importants les points aveugles d'un auteur, un *grand* texte les dépasse. L'écrivaine britannique Jacqueline Rose, qui donna la réplique à Said lors de sa conférence sur Freud, en 2001, ajoutait qu'on ne lit pas un écrivain du passé pour ce qu'il n'a pas réussi à voir ou pour les angles morts idéologiques de ses écrits, mais que nos lectures doivent nécessairement prendre en compte les limites mêmes de ces visions¹⁰.

En résumé, l'étrangeté, pour Said, est au fondement d'un humanisme inclusif. Pour filer la métaphore musicale et reprendre les mots de la chercheuse Laetitia Zecchini, le « contrepoint » saidien s'oppose à l'*homophonie*. « Il représente la possibilité de tenir ensemble, sans jamais les fusionner, plusieurs identités, plusieurs récits et plusieurs voix comme autant de lignes mélodiques¹¹. » Chez Said, l'identité n'est plus le retour à soi d'un « je » pareil à lui-même, mais bien un processus et un devenir qui se forgent par le détour de l'altérité. La relation de l'exilé au monde (au cœur de la pensée de Said et de la poésie de Darwich) est traversée par un sentiment d'impermanence ou de fragilité¹². Si vous en voulez le contre-exemple, l'*Orient* était, aux yeux de la discipline orientaliste, selon Said,

l'équivalent de la bureaucratie dans l'administration publique. Le département était plus utile que

le dossier individuel, et l'être humain avait certainement pour principale signification d'être l'occasion d'un dossier. Il nous faut imaginer l'orientaliste au travail sous la forme d'un employé de bureau qui range tout un assortiment de dossiers dans une armoire marquée « les Sémites »¹³.

Je ne peux m'empêcher ici de repenser à ce vers du poème de Mahmoud Darwich, « La qasida de Beyrouth » : « Et j'ai trouvé Kafka endormi sous ma peau, à l'aise dans l'habit du cauchemar et du policier qui sommeille en chacun de nous¹⁴. » Je ne peux non plus m'empêcher de me rappeler un texte qu'avait publié, il y a deux ans, le chercheur d'origine tangeroise Hisham Aidi, aujourd'hui professeur à l'Université Columbia. Ce dernier se souvenait d'avoir tenté de défendre certains aspects de l'œuvre (sujet à controverse) de Paul Bowles, auteur de *Sheltering Sky (Un thé au Sahara, 1949)*, lors d'une rencontre avec Edward Said. Objectant que les thèmes orientalistes de cette œuvre étaient traités avec tant d'ironie qu'il ne pouvait s'agir que d'une démonstration par l'absurde, il avait reçu pour seule réponse un grand geste de la main et un « *just stop*¹⁵ ». Cela dit, Said (comme Darwich) n'était pas à un paradoxe près, à la fois dans ses goûts et dans ses fréquentations. L'éclairage à privilégier ici se trouve peut-être dans un texte posthume de Said au sujet de Jean Genet et de la relation au monde arabo-musulman qu'entretenait cet « Orphée de la pègre » (dixit François Mauriac) : « [Genet] pénétra dans l'espace arabe et y vécut non pas à la manière d'un chercheur menant une enquête sur l'exotisme, mais en tant qu'être pour qui les Arabes avaient une réalité et un présent qu'il appréciait et où il se sentait bien, tout en étant différent d'eux, et en veillant à préserver cette différence¹⁶. »

Retour au pays natal

En 1992, Said est retourné en Palestine. Après avoir longuement cherché sa maison d'enfance, il a fini par la retrouver. Elle n'était pas habitée par des colons juifs, mais par une mission évangélique américaine. Il le comprit en cognant à la porte. Il fut, semble-t-il, si paralysé par l'émotion qu'il ne put répondre autre chose que « *no thank you* » à la femme qui lui demandait si elle pouvait l'aider. Au théâtre, on appelle cela de l'ironie dramatique. Si vous avez lu *Heart of Darkness (Au cœur des ténèbres, 1899)* de Joseph Conrad, impossible de ne pas visualiser l'ultime scène du livre, où Marlowe, face à la veuve de Kurtz, n'arrive pas à dégueuler « *The horror ! The horror !* », pris au fond de sa gorge, et se contente de mentir en lui assurant que son mari est mort en prononçant amoureusement son nom. Si vous croyez à l'alignement des astres, vous tombez des nues en apprenant que le premier bateau sur lequel s'est embarqué le jeune Joseph Conrad s'appelait... *Palestine*.

Selon moi, ce qu'on doit comprendre des écrits de Said et de Darwich est entre autres qu'au-delà de la haine qui nourrit les conflits, il y a aussi ces mêmes conflits qui entretiennent des économies ; et que la même manière dont les fictions idéologiques des orientalistes ont nourri leurs champs d'études, elles ont engendré le besoin de « gérer » le monde vers lequel ces lorgnettes intéressées étaient pointées. La question qui tue n'est pas de savoir « à quoi répondent ces conflits », mais bien « de quoi répondent-ils ». Pile le genre de question qu'on aurait pu poser à Napoléon, qui lors de sa campagne égyptienne, avait voulu faire croire qu'il était musulman. « Sublime, il apparut aux tribus éblouies / Comme un Mahomet d'Occident¹⁷ », écrira Victor Hugo.

À la mort de Said, en 2003, Darwich – qui, cinq ans plus tard, allait rentrer entre quatre planches de Huston, aux États-Unis, pour être enterré à Ramallah, près du palais de la Culture, sans jamais revoir la Galilée¹⁸ – lui a dédié un long poème, repris en français dans *Le monde diplomatique*. Je crois qu'il s'agit de l'une de ces occurrences où le mot « je » peut réellement devenir pluriel – et par le fait même se projeter hors du temps, telles les grandes œuvres, et nous permettre de penser celle de Said *au présent*, comme l'encourageait la philosophe Judith Butler¹⁹. Le plus beau vers va comme suit – c'est sans doute ce que l'on dit à son ami imaginaire lorsqu'on termine sa bière intouchée à la fin de la soirée (rappelez-vous ce gars, au bar de mes parents, dont je vous parlais, il y a deux numéros) : « Et si je meurs avant toi, je te confie l'impossible²⁰. »

1. Edward W. Said, *L'orientalisme : l'Orient créé par l'Occident*, traduit de l'anglais par Catherine Malamoud, Paris, Seuil, [1978] 2003.
2. Nathalie Quintane, *Les années 10*, Paris, La fabrique, 2014.
3. Edward W. Said, *Culture et impérialisme*, traduit de l'anglais par Paul Chemla, Paris, Fayard/Le monde diplomatique, [1993] 2000.
4. Jonathan Swift, *L'art du mensonge politique*, Grenoble, éditions Jérôme Millon, [1710/1733] 2007.
5. *Ibid.*
6. Edward W. Said, *Freud et le monde extra-européen*, traduit de l'anglais par Philippe Babo, Paris, Le Serpent à plumes, 2004.
7. *Ibid.*
8. Henry Barraud, « Contrepoint », *Universalis.fr*, en ligne.
9. Edward W. Said, *Freud et le monde extra-européen*.
10. *Ibid.*
11. Laetitia Zecchini, « Je suis le multiple : exil historique et métaphorique dans la pensée d'Edward Said », *Tumultes*, n° 35, 2010.
12. *Ibid.*
13. Edward W. Said, *L'orientalisme : l'Orient créé par l'Occident*.
14. Mahmoud Darwich, *La terre nous est étroite et autres poèmes, 1966-1999*, traduit de l'arabe par Elias Sanbar, Paris, Gallimard, 2000.

15. Hisham Aidi, « So Why Did I Defend Paul Bowles ? », *The New York Review of Books*, 20 décembre 2019, en ligne. Aidi mentionne par ailleurs que la charge transgressive contenue dans la défense des Amazighs (berbères) par Bowles est particulièrement notable, et cela, bien que l'homme ait été accusé par certains intellectuels marocains (ayant eux-mêmes une relation trouble avec leurs contemporains) de rabaisser le patrimoine littéraire du pays.

16. Edward W. Said, *Du style tardif*, traduit de l'anglais par Michelle-Viviane Tran Van Khai, Arles, Actes Sud, [2006] 2012.

17. Vers du poème « Lui », tirés des *Orientales*, cités par Saïd dans *L'orientalisme*.

18. « Je ne sais pas si sa dépouille se verra octroyer le droit au retour dans sa terre natale, en Galilée », écrira le poète israélien Haïm Gouri, dans un hommage publié dans la presse israélienne, dont Darwich n'était pas – on l'imagine – un chouchou.

19. Edward W. Said, *The Selected Works of Edward Said 1966-2006*, sous la direction de Moustafa Bayoumi et Andrew Rubin, New York, Vintage, 2019.

20. Mahmoud Darwich, « Contrepoint », traduit par Elias Sanbar, *Le monde diplomatique*, janvier 2005, en ligne.

Ralph Elawani vit et travaille à Montréal. Il a fondé et dirige, aux éditions Somme toute, les collections «NITRATE» et «FILMÉCRITURE».



100% ESPRIT LIBRE +

INDÉPENDANT

LA BALADO
DE
FRED
SAVARD

FREDSAVARD.COM

